

# Tracer une ligne entre gagnants et perdants

31

---

## LES ROMANS DE HERMAN KOCH

Le romancier néerlandais Herman Koch (° 1953) a fait ses débuts en 1985, plutôt sans bruit. Il devait progressivement se frayer un chemin en marge de l'intérêt du grand public, avant de rencontrer un écho auprès de celui-ci plus de vingt ans après avec son roman *Le Dîner*<sup>1</sup>. Mais Koch était, bien avant déjà, un écrivain d'envergure: dans *Odessa Star* (2003), il présentait le misanthrope Fred, qui, plus encore que ne pas supporter les autres, ne supporte pas ce qu'il est devenu: un bourgeois ennuyé. Plutôt que dans une maison mitoyenne avec sa femme et son fils, il préférerait vivre dans des décors de films de gangsters pour donner de l'éclat à son existence. Il voit sa chance se présenter quand il rencontre dans un cinéma son ami de jeunesse Max G., devenu un criminel glamour notoire. Fred va alors imposer sa présence à Max.

Dès lors, Koch a su comment se frayer un chemin dans le monde littéraire: il se limiterait dorénavant à un sujet bien circonscrit, ne prendrait plus de chemin détourné. Ainsi, dans son roman *Denken aan Bruce Kennedy* (Penser à Bruce Kennedy, 2005), il se cantonne à son choix de sujet, tout en se glissant jusqu'au bout des ongles dans la vie d'une femme. Koch était devenu un écrivain accompli, mais cela échappait encore à la plupart.

La donne changea avec *Le Dîner*<sup>1</sup>. Le roman débute de façon menaçante: le narrateur - Paul Lohman - se présente comme un personnage un peu gourde qui parle cérémonieusement de «ma femme». Un tatillon qui plus est, qui aime expliquer par le menu que son épouse s'appelle Marie-Claire, mais que - à cause du magazine du même nom - elle préfère Claire. Tant la division en chapitres que la construction du roman suivent les étapes d'un long dîner - de l'apéritif au pourboire - et le lecteur pense: accrochons-nous. Passer une soirée entière en compagnie d'un tel emmerdeur fait frémir.

Paul Lohman est un type aussi imbuvable que fascinant. Il est en outre plein d'une solide dose de rancune et habité de plus d'un fantasme violent. La tension lors de cette soirée vient de ce que deux couples qui ne semblent pas avoir beaucoup à se dire doivent discuter sur une si longue durée. Pas question de s'empiffrer et de se re-



Herman Koch

photo A. Louwes.

garder en chiens de faïence. Ils doivent échanger des propos, le lecteur le sait dès le début.

La tension est encore accrue par l'autre couple: Serge, le frère de Paul, et sa femme Babette. Elle arrive déjà en larmes: dispute. La sérénité souhaitée à table n'est pas non plus favorisée par le dégoût prononcé que Paul éprouve envers Serge, qui, en tant que chef de l'opposition, a été pressenti pour devenir le nouveau Premier ministre. Koch introduit ainsi progressivement le lecteur, de remarque sinistre en situation humiliante, dans l'univers toujours plus oppressant du dîner.

C'est comme si le moindre petit souffle de vent pouvait renverser les pièces sur l'échiquier: le flirt de Serge avec une serveuse maladroite; le gérant du restaurant qui, pour présenter les plats, approche son doigt toujours trop près des aliments; un convive importun qui veut prendre une photo de sa fille avec Serge; les appels téléphoniques passés ou reçus à table pendant le dîner.

Au fur et à mesure que Paul raconte son histoire, le lecteur a de plus en plus de raisons de douter de sa crédibilité. L'envie de mettre son poing dans la figure du gérant semble liée à son caractère volcanique qui explose de temps à autre. C'est ainsi que Paul aurait un jour, en présence de son fils Michel alors âgé de huit ans, menacé un fabricant de vélos à l'aide d'une pompe; il a rossé le directeur de l'école de Michel, il aurait frappé Serge au visage avec une poêle à frire, et ainsi de suite. Il est difficile de distinguer ce qui est fantasme ou réalité, mais les observations anodines - et insistantes - quant au fait que le professeur d'histoire Paul a été mis en congé forcé et qu'il ne prend plus ses médicaments depuis un certain temps, ont de quoi jeter le trouble.

Toutes ces bribes, distillées méticuleusement, donnent à ce *Dîner* et à son intrigue figée un caractère inéluctable: le lecteur est témoin du désastre intime qui se déroule sous ses yeux. Mais, sur un autre plan, la relation tendue entre les frères pourrait symboliser le fossé entre citoyen et homme politique: un chef de l'opposition sans solution face à l'électorat insatisfait, enclin à s'affirmer, voire à exploser.

Le lecteur se retrouve embarqué dans la tête malade de Paul et, par son intermédiaire, dans celles de Serge, Babette et Claire. Et même dans celle de Michel, le fils pubère de Paul et Claire, qui, comme son cousin (le fils de Serge et Babette), a sur la conscience un acte d'une violence insensée: une nuit, ils ont molesté une femme sans abri et ont mis le feu à ses vêtements. Tout à fait dans l'esprit du temps, les jeunes ont filmé la scène avec leur téléphone portable. Un événement dont se seraient bien passés les parents - à plus forte raison une tête de liste en période électorale.

L'intrigue va encore plus loin, mais l'essence même du *Dîner* réside dans la question suivante: jusqu'où peut aller un parent pour protéger son enfant? Très loin, affirme le roman imprévisiblement féroce et amoral de Koch. En d'autres termes: l'instinct l'emporte sur la morale.

### **La force d'attraction du mal**

Comment continuer après un best-seller international comme *Le Dîner*? Koch a affiné sa méthode dans *Villa avec piscine*<sup>2</sup>. Il saute le préambule. Dès le premier chapitre, alors qu'il élabore la ligne narrative et présente son protagoniste (le médecin misanthrope Marc Schlosser), Koch évoque des suspicions d'assassinat sur la personne d'un patient (le célèbre acteur Ralph Meier) et une affaire portée devant le Conseil de l'Ordre des médecins. Le lecteur comprend aussitôt qu'il se trouve face à un thriller.

Cette révélation précoce de son protagoniste donne à Koch la possibilité d'exploiter au maximum la tension. La formidable tension de *Villa avec piscine* repose surtout sur ce que le lecteur ignore: ce dont est capable le médecin généraliste Marc; ce que l'acteur miteux Ralph a sur la conscience; si l'adultère entre Marc et Judith, la femme de Ralph, va se poursuivre, et, dans l'affirmative, si et quand il sera dévoilé; si la fille de Marc, âgée de treize ans, va avoir une montée d'hormones; si Alex, le fils de Ralph âgé de quinze ans, est lui aussi un criminel; si Caroline, la femme de Marc, n'est pas elle aussi une canaille; quel rôle sombre joue l'ami de Ralph, le célèbre réalisateur de cinéma Stanley Forbes.

Parce que l'on en sait si peu, chaque scène est cruciale et chaque mot compte plus qu'il ne faut, indice, oracle ou présage. Prenant toujours à contrepied quitte à faire l'inverse l'instant d'après, parsemé de bribes de vérité, le thriller de Koch tient autant du film hitchcockien que de la comédie de situation. C'est le propre des livres captivants.

Ici, l'élément crucial est la force d'attraction du mal. Aucun personnage ne vaut vraiment la peine que l'on s'y attarde. Marc est de loin le plus intéressant: il ne se conforme pas à la morale dominante, il se fait justice lui-même, délibérément. Son enfant est beaucoup plus important que la justice de l'État de droit, que son intérêt ou l'intérêt général. Il se moque des décisions démocratiques et de la bonne marche du droit, il ne fait confiance à personne, et sûrement pas à l'autorité du pouvoir en place. Certes, il est mégalomane, se prend pour un dieu - c'est fréquent chez les médecins et les enseignants, mais il y a plus que cela.

Ce genre de personnage a toujours été présent dans l'œuvre de Koch, mais les temps politiques mouvants accentuent son profil. Le médecin généraliste Marc en appelle à la révolte populiste et au malaise social actuel. Ainsi considéré, il est l'homme fort qui rétablit l'ordre des choses, à l'écart de l'élite de la *Randstad* (conurbation de l'ouest des Pays-Bas), des dirigeants politiques, du pouvoir. Il n'a que faire de leurs normes, de leurs

valeurs, des faux-semblants soi-disant voulus par l'air du temps que sont le caractère moral irréprochable, la solidarité et la langue de bois.

Un tel personnage s'assortit d'une solide rancune, étayée par les convictions biologiques et socio-darwiniennes de Marc. Une rancune dirigée contre le «connard barbant», ce moins-que-rien avec qui les femmes s'embarquent dans une histoire sans être amoureuses, lorsque leur horloge biologique se rappelle à elles. C'est précisément avec ce genre de crétin que finit une femme charmante ou déjà flétrie. Dans ce livre, bien des passages apparemment insignifiants, mais d'un humour décapant, sont porteurs d'un message: ils tracent une ligne entre gagnants et perdants. Les personnages de Koch étant les gagnants. De beaux gagnants qui ont de beaux enfants.

### **Une autre voie ?**

Et une nouvelle fois, Koch a voulu aller plus loin. Dans *Cher monsieur M*<sup>3</sup>, le malaise réside cette fois dans le voyeurisme du narrateur, dont on découvre par la suite qu'il s'appelle Herman. Pour des raisons personnelles, Herman harcèle son voisin du dessus, le célèbre écrivain M. En véritable maître de l'intrigue, Koch commence ce roman à la manière d'un thriller, mais déjoue les attentes du lecteur en écrivant une longue partie qui se déroule quelques décennies plus tôt, à l'école secondaire que fréquentait alors le narrateur. *Cher monsieur M* se révèle finalement être un livre traitant du mythe du métier d'écrivain, du jeu avec la vérité dans une intrigue, du droit de vie et de mort de l'écrivain sur ses personnages, des décisions arbitraires, de l'amoralité romanesque. Koch semble ici s'être lassé de récits axés sur une intrigue pour redevenir le hâbleur quelque peu inconsistant qu'il était avant *Odessa Star*.

Dans le roman *De greppel* (Le Fossé, 2016)<sup>4</sup>, mettant en scène un bourgmestre d'Amsterdam humain, trop humain, sur le retour, il renonce également à s'adonner à ce qu'il réussit pourtant comme nul autre: à travers une intrigue contraignante et une tension tranchante, diriger sur le monde toute son imagination délibérément asociale.

Les choses vont-elles demeurer ainsi? Fort heureusement, c'est impossible à savoir avec Herman Koch<sup>5</sup>.

### **Jeroen Vullings**

*Rédacteur du mensuel «Vrij Nederland» - critique littéraire.*

*jeroen.vullings@vn.nl*

*Traduit du néerlandais par Emilie Syssau.*

### **Notes**

---

- 1 Titre original : *Het diner*. La traduction française d'Isabelle Rosselin a paru aux éditions Belfond de Paris en 2011.
- 2 Titre original : *Zomerhuis met zwembad*. La traduction française d'Isabelle Rosselin a paru aux éditions Belfond en 2013.
- 3 Titre original : *Geachte heer M*. La traduction française d'Isabelle Rosselin a paru aux éditions Belfond en 2016.
- 4 La traduction française, qui sera également signée Isabelle Rosselin, paraîtra aux éditions Belfond.
- 5 Peu avant la publication du présent numéro a paru *Of heb ik het verzonnen ?* (Ou ai-je l'inventé ?), un roman épistolaire de Herman Koch et Wanda Reisel. Le livre a paru aux éditions Das Mag.